



“TOUT NU DANS LES ORTIES”

L’histoire de Gaston Vitis

**entre la bataille de la Somme
et la Guerre d’Orient**

classe de CM2

Sarah Leleu Maati

école Élémentaire Albert Camus

Epinay-sur-Orge

TOUT NU DANS LES ORTIES



Préambule

Entrée en matière: Rencontre avec le soldat inconnu
La visite aux Poilus: découverte du monument aux morts
La cérémonie de commémoration du 11 novembre 2022

L'enquête familiale: à vos Poilus!

Dis-moi qui est ton Poilu

Rencontre avec Gaston

Travail d'archives et documentation

Entretien avec Hervé Vitis

la narration: une histoire à deux voix

Un temps fort de création

Le montage

Autour du projet: une année de travail

Sortie au cimetière militaire de Suresnes et

Mémorial de l'escadrille La Fayette

Remerciements

Préambule

Dans ma classe, depuis quatre ans, notre galerie des héros s'agrandit: quatre portraits s'alignent sur le mur.

Jean Emile, Jean Adrien, Augustin, Louis: une classe, un Poilu.



Les enfants les connaissent bien: chaque année, je leur présente les soldats exhumés par leurs prédécesseurs, petits artistes et petits historiens. Ils connaissent leur visage. Ils connaissent leur nom. Ils lisent l'histoire que les autres enfants ont écrite, pour que personne ne les oublie plus jamais.

Le devoir de mémoire est souvent vertical: on imagine bien volontiers les grands pères qui racontent à leurs petits enfants, les anciens combattants qui racontent aux petits élèves, ceux qui savent qui expliquent à ceux qui ne savent pas. On pense sans doute que la transmission est l'affaire de ceux qui restent, ou de ceux qui peuvent encore témoigner, non plus dans le cas des Poilus, de ce qu'ils ont eux-mêmes vécu, mais de ce qu'ils ont entendu, et qui sont dépositaires de précieux témoignages.

Et c'est vrai, indéniablement: le lien transgénérationnel est indispensable. Il est l'incarnation logique du temps qui passe, entre ceux qui vont disparaître et ceux qui grandissent.

Mais depuis plusieurs années, c'est une transmission horizontale, presque fraternelle, qui s'est doucement instaurée dans ma classe: mes élèves se transmettent entre pairs la mémoire qu'ils construisent les uns avec les autres, les uns après les autres, les uns pour les autres. Des enfants écrivent l'Histoire pour leurs petits frères, leurs petites sœurs, leurs petits camarades. Ils gagnent des récompenses qu'ils s'offrent les uns aux autres comme le mérite partagé du devoir accompli.

Cette année a été perturbée, comme les précédentes, par des incidents et des épisodes difficiles et douloureux: la vie d'une école, d'une classe, n'est jamais de tout repos, et celle d'une maîtresse non plus.

Mais si le temps a manqué, si l'énergie a été quelque peu difficile à trouver, je n'ai jamais abandonné ce projet, quand bien même c'est un travail de longue haleine, qui demande un investissement personnel considérable, un long travail de préparation. J'ai appris au fil des années à chercher, à éplucher les archives, j'ai lu beaucoup, j'ai transcrit des documents d'époque. J'ai pris dans mes bras chacun des Poilus que j'ai approchés, je l'ai imaginé très fort, je l'ai aimé.

Je tiens à ce projet parce que l'Histoire ne s'écrit pas autrement; elle n'est pas, elle ne doit pas être l'objet d'un roman national à la gloire de je ne sais quel idéal. Elle s'ancre dans la réalité, elle est la toile tissée par les histoires croisées des hommes et des femmes qui ont vécu avant nous. Des hommes et des femmes, comme nous.

Il y a bien parmi eux quelques rois, des empereurs, des généraux dont on accroche le nom à des dates et le portrait à la frise chronologique... on visitera bien des musées, des châteaux, des monuments. Mais ce qui parle à chacun d'entre nous, adultes et enfants, ce ne sont pas les dorures de Versailles ni le lustre des médailles: c'est l'humanité qui traverse le

temps à hauteur de quotidien, celle qui nous fait proches les uns des autres.

Proches des hommes, des femmes, des enfants, qui plaquèrent les silhouettes de leurs mains sur les parois des grottes, au point qu'on pourrait y glisser nos propres mains. Comme si le temps n'était qu'un détail, comme si c'était hier. Proches, il n'y a qu'à écouter réagir les enfants, du petit peuple qui, siècle après siècle, a vécu dans la misère, a subi l'injustice, s'est révolté parfois. Proches aussi de ces hommes, que l'on découvre ordinaires, jusqu'à l'effroi. L'instituteur, le paysan, le menuisier, des pères, des frères, des fiancés, tous, envoyés faire la guerre quand rien dans leur vie ne les y destinait.

Les manuels ont déserté ma classe depuis longtemps: l'Histoire, c'est trop précieux pour qu'on laisse d'autres nous la raconter. Elle nous appartient. Nous sommes, chacun d'entre nous et chacun des enfants que porte l'école, le fruit, les dépositaires et les acteurs de cette Histoire.

Entrée en matière:

Rencontre avec le soldat inconnu

Pour récompenser le travail de mes élèves pour le concours 2022, les représentants des anciens combattants ont décidé d'offrir à ma classe une sortie extraordinaire: rien de moins qu'un voyage dans le temps!

Une visite au Mont Valérien et la chance d'assister au ravivage de la flamme sous l'Arc-de-Triomphe.

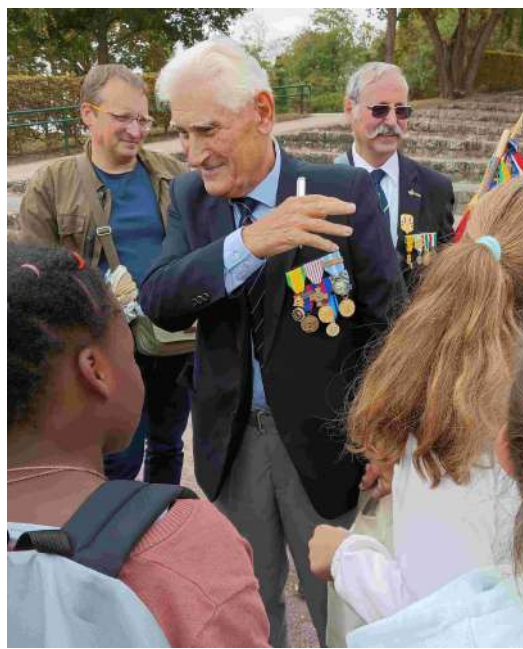
Seulement voilà: une telle sortie, ça s'organise, il faut pour cela du temps, il faut aussi trouver sa place dans le calendrier déjà bien chargé des lieux de visite. Le projet aboutit, mais la date fut arrêtée pour septembre 2022. Mes élèves, prêts à entrer en sixième, ont volontiers cédé leur place à leurs successeurs pour la rentrée suivante.

C'est donc quelques jours après la rentrée scolaire que mes élèves ont commencé leur année de CM2 par une sortie très particulière et très largement préparée en amont par le travail en classe. En septembre, on commence habituellement le programme d'histoire par la révolution française, alors nous étions loin, bien loin des Poilus et plus encore, des Résistants. Mais on ne se rend pas au Mont Valérien sans savoir de quoi il retourne, et on ne rencontre pas le Soldat Inconnu sans savoir quel illustre anonyme il est.

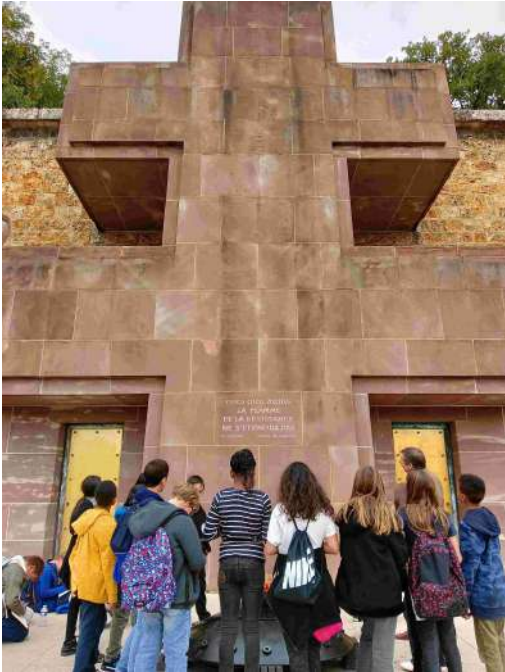
Durant toute la semaine précédente, nous avons fait la connaissance de Jean Moulin, appris le chant des Partisans, lu la lettre d'adieu de Missak Manouchian, observé les visages sur l'affiche rouge et écouté les *strophes pour se souvenir*.

Nous avons planté le décor de guerre des Poilus et enquêté dans les familles pour y débusquer d'autres soldats inconnus.

Le jour venu, les enfants étaient prêts, ils avaient hâte. Pour partager cette journée, nous étions en compagnie d'anciens combattants, toutes médailles dehors. Les médailles, ça fait toujours son petit effet: les enfants trouvent ça très solennel, ils sont impressionnés, ils sentent bien qu'il y a beaucoup de choses à en dire, ils s'en approchent invariablement, comme aimantés par elles, avides d'histoires et d'Histoire.



Dans le car, la Marseillaise et le Chant des Partisans ont résonné dans les voix des enfants, avant que nous puissions nous réunir devant la croix de Lorraine, gigantesque, et autour de la flamme du souvenir.



Dans la clairière des fusillés, les enfants ont gardé le silence et rendu hommage aux hommes et aux femmes qui y sont tombés.



Dans la chapelle, devant les poteaux d'exécution, autour de la cloche où sont gravés plus d'un millier de noms, dans la crypte, et sur le chemin qui mène de l'un à l'autre, les enfants ont eu l'enfance sage, et si les voix, curieuses, se sont élevées pour poser des questions, pour exprimer leur indignation, elles sont restées feutrées.



Nous avons ensuite pris la direction de l'Arc-de-Triomphe. Nous avons découvert l'arche immense, impressionnante et une foule naissante, bariolée d'uniformes et de drapeaux. Une fois annoncés, nous avons été pris en charge par une dame en uniforme et nous avons rapidement pris connaissance du protocole officiel, particulièrement millimétré: mise en place sous l'Arc-de-Triomphe, dans le plus grand silence, et une longue, longue attente, sans bouger, avant le début de la cérémonie. Pour des enfants, se tenir là, si longtemps, sans bouger et sans parler, c'était une épreuve. Nous avons assisté à l'arrivée des militaires, des porte-drapeaux, et ce jour-là, plus particulièrement, du ministre Gabriel Attal.



D'habitude, les ministres, on ne les voit qu'à la télévision. Et surtout, on ne leur serre jamais la main.



Pour l'occasion, nous avons eu tout le lustre de la cérémonie, la fanfare, et de nombreux représentants d'anciens combattants qui se sont succédé auprès du Poilu, là allongé, et qui sont venus nous saluer.



Toute cette agitation, autour de la tombe du soldat inconnu et de la flamme, constamment rallumée pour ne pas l'oublier. Devant l'Inconnu, je pense à Jean Adrien Mamizan, l'un de nos poilus oubliés, qui n'a eu ni médaille, ni honneurs ni sépulture. Jean Adrien dont le corps a probablement été mangé par la boue des tranchées, mélangé à celui de tant d'autres. Le soldat inconnu, avant d'être un soldat, c'est l'homme qui symbolise tous ces hommes.



Ce jour-là, nous sommes restés tard ensemble. Tous ensemble.

En début d'année, une classe, ça n'existe pas encore: les enfants sont encore fraîchement débarqués d'ailleurs, on ne se connaît pas encore vraiment. Tout reste à construire: des valeurs communes, l'esprit d'équipe, des projets, des épreuves, des réussites, des souvenirs partagés. Cette émotion commune nous a tous réunis.

Le retour en car à l'école, vers 21h, a donné l'impression d'une très longue journée. Une journée bien remplie, riche d'images, de rencontres et d'émotions. Inoubliable sans doute pour chacun d'entre nous. La fanfare a résonné longtemps encore dans nos cœurs, et la flamme longtemps a brillé.

La visite aux Poilus: découverte du monument aux morts d'Epinay-sur-Orge



Entre cette sortie et la commémoration prévue du 11 novembre, j'ai emmené la classe rencontrer nos Poilus spinoliens. Notre monument aux morts se trouve dans le cimetière de la commune. Il est entouré des tombes d'une douzaine de soldats.



Pour beaucoup d'enfants, c'est la première fois qu'ils se rendent dans un cimetière: on explique avant d'y aller qu'il faut respecter les lieux, la mémoire des défunts et les visiteurs qui s'y trouvent. J'organise cette petite sortie chaque année et cette visite est toujours très attendue des enfants, ils se réjouissent de manière assez surprenante d'aller "au cimetière".

Il n'y a guère que les enfants pour s'enthousiasmer avec autant de vie débordante de ce pèlerinage. Mais ce sont eux qui ont raison: ils savent, du haut de leur jeune âge, que c'est toujours la vie qui gagne, ils en sont la preuve remuante et effervescente.

La rencontre est solennelle, c'est une fête silencieuse qui s'organise autour de l'obélisque et des noms gravés tout autour. Les enfants sont curieux, ils découvrent "en vrai", les traces les plus émouvantes de l'histoire: les sépultures.

Les enfants sont d'autant plus attentifs qu'ils ont une enquête à réaliser: observer les symboles, les dates, les noms, les éléments sculptés autour du monument aux morts.



Ils observent les tombes des soldats, ces mêmes noms qu'ils retrouvent sur le monument, ils observent les dates et calculent l'âge des uns et des autres au moment de leur mort.

Le plus souvent, ce sont de très jeunes hommes. L'attention des enfants est toujours retenue par la tombe de ces deux frères, dont les photos sont presque effacées sur les médaillons de porcelaine.

Et puis, ils sont frappés par le nom de Melle Crusel, une des très rares femmes à figurer sur un monument aux morts. Marie Charlotte, de son prénom, n'a pas l'honneur d'une sépulture militaire: elle était infirmière. Elle repose deux rangées plus loin parmi les siens.

La commémoration du 11 novembre

Chaque année, j'accompagne les élèves qui le souhaitent à la cérémonie du 11 novembre de notre commune. Nous préparons cet événement en l'expliquant en classe et en apprenant les paroles de la Marseillaise. Les enfants ont toujours une passion et un enthousiasme particulier pour leur hymne: alors, on s'égosille avec un plaisir non dissimulé sur les strophes de Rouget de Lisle, jusque dans la cour de récréation, jusqu'au jour où ces mots prennent une couleur particulière au pied du monument aux morts et du drapeau tricolore.



Et quand le commun des mortels s'arrête à la fin du premier couplet, les enfants continuent d'entonner le leur, qu'ils ont appris par cœur: le couplet des enfants.



Ce jour-là, on a l'habitude de se lever tôt, d'enfiler les manteaux, il fait gris, il fait froid, et pourtant, pour les enfants c'est un moment réjouissant: ils retrouvent les Poilus dont ils ont déjà entendu les noms, auxquels ils ont déjà rendu visite. Parfois, parents, petits frères et petites sœurs se joignent au cortège eux aussi.

L'enquête familiale: à vos Poilus!

Projet concours « Petits artistes de la mémoire »



J'ENQUÊTE AUPRÈS DE MA FAMILLE...

SUR LES TRACES DES POILUS !

Lister les membres de la famille auprès desquels j'enquête (lien de parenté, année de naissance)

Dans notre famille, y a-t-il eu des soldats qui ont combattu pendant la première guerre mondiale ?

Sont-ils mentionnés sur le monument aux morts d'Épinay (ou d'ailleurs ?)

Si oui, que sait-on de son histoire ? a-t-on conservé des documents ou des objets lui ayant appartenu ?

Cette année, nous avons commencé par la rencontre du Soldat Inconnu: il est celui qui symbolise tous les autres, si nombreux qu'on ne peut tous les nommer ni les commémorer, toutes histoires confondues dans la mémoire collective.

L'intérêt de ce projet, c'est de mettre en lumière une de ces histoires. Un de ces Poilus.

Dans notre famille, y a-t-il des histoires familiales, des témoignages, des anecdotes de la vie quotidienne durant la première guerre mondiale ?

Aviez-vous déjà parlé de cette période à la maison ? En quelle occasion ?

Quel mot vous vient à l'esprit quand on vous parle de la première guerre mondiale ?

Quel objet associez-vous à cette période ?

Quel personnage lui associez-vous ?

Ce travail traverse forcément les murs de l'école: il établit des liens entre l'intimité des familles et l'intérêt collectif. Les parents, les grands-parents, sont mis à contribution, le projet leur est expliqué dès la rentrée.

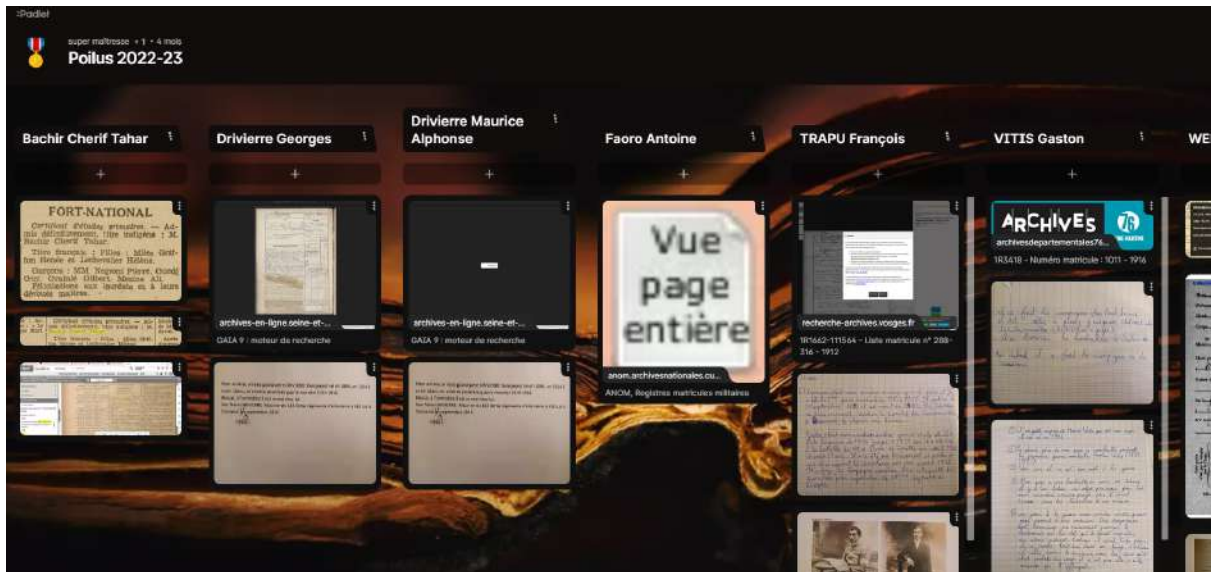
Les enfants prennent très au sérieux ce travail d'interview, ils découvrent souvent pour la première fois une partie de leur propre histoire.

Comme chaque année, des dizaines de Poilus sont exhumés des tiroirs, des albums de famille et des greniers: pour certains, juste une photo, pour d'autres, une histoire déjà très documentée.

C'est émouvant de voir surgir du passé ces hommes, dont l'empreinte est, par la force des choses, en train de s'effacer.

Tous les éléments collectés ont été réunis sur ce lien:

<https://padlet.com/supermaitresse91360/poilus-2022-23-x18sg33oznhtnxdp>

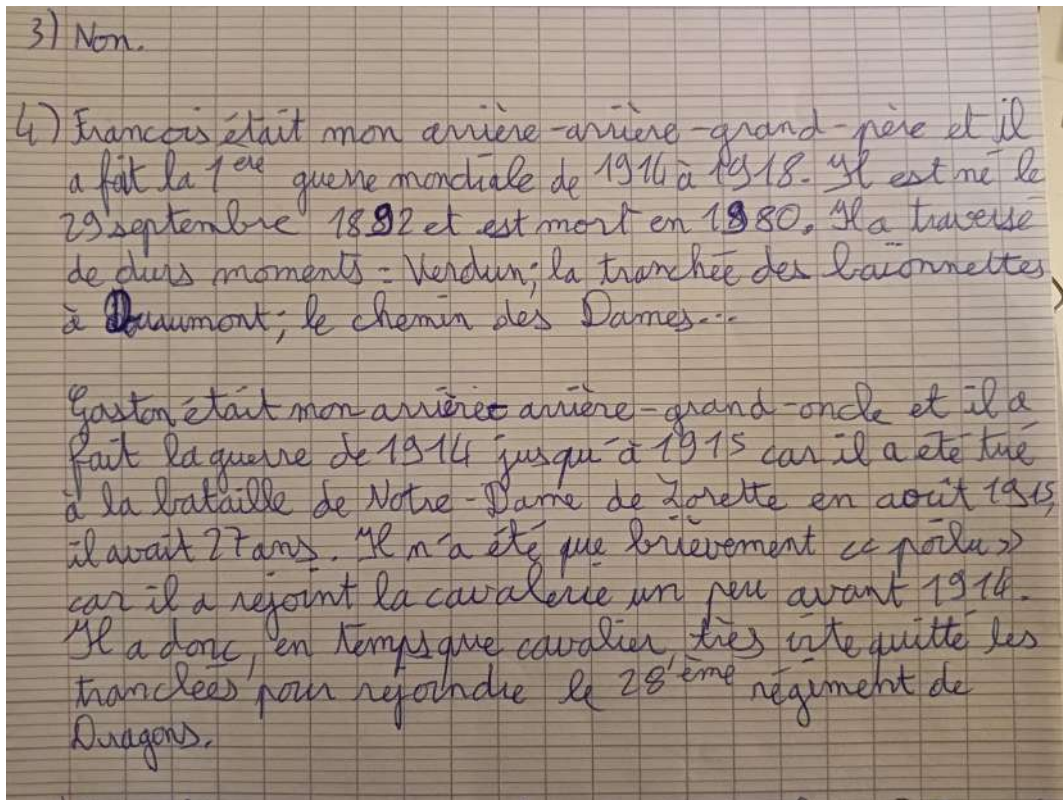


Dis-moi qui est ton Poilu!

Vingt-quatre Poilus, presque autant que d'élèves. Certains se sont désolés de ne pas en trouver dans leurs archives, d'autres en ont découvert plusieurs: peu importe. Tous ces Poilus ont mérité notre attention, ils sont devenus *les nôtres*, à tous. Nous avons cherché leurs fiches matricules, regardé leurs photos, lu leurs courriers, leurs documents: ils ont été l'objet d'un riche travail collectif.



Nous avons également collecté des témoignages écrits ou des anecdotes, des histoires qui se racontent aux repas de familles et qui se transmettent au fil du temps.

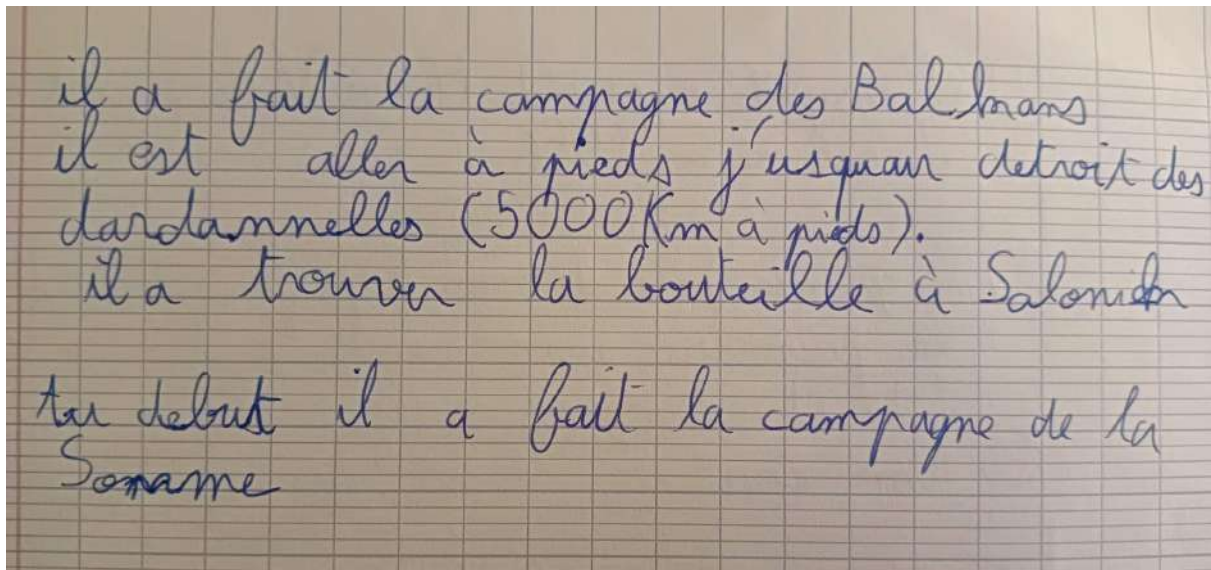


Parmi toutes ces histoires, des soldats dont l'histoire ressemble terriblement à celle de beaucoup d'autres poilus, et puis d'autres qui se démarquent par leur caractère exceptionnel ou insolite.

Nous rencontrons par exemple Bachir, tirailleur algérien, Gaston, cavalier au régiment de Dragons, et puis Jean Pierre et Eugène, soldats alsaciens, écartelés entre l'armée allemande et l'armée française. Des histoires qui, toutes, mériteraient d'être racontées. Chacune d'elle est un témoignage précieux, un écho à la fois semblable et différent de la même histoire.

Rencontre avec Gaston

- ① J'enquête auprès de Hervé Vitis qui est mon papi. il est né en 1956.
- ② Le grand père de mon papi a combattu pendant la première guerre mondiale. Gaston Vitis (1896-1971)
- ③ Non car il n'est pas mort à la guerre.
- ④ Mon papi a une bouteille en verre où dedans il y a un bateau. un objet précieux pour lui. mon arrière arrière grand père l'avait trouvé dans les décombres d'une maison.
- ⑤ un jour à la guerre mon arrière arrière grand père revint d'une mission très dangereuse dont beaucoup ne revinrent jamais. le lendemain on lui dit qu'il devait repartir au même endroit. Comme il avait très peur il se roula tout nu dans un champ d'orties. il alla voir le médecin pour lui dire qu'il était malade du coup il n'est pas allé à la mission qui l'effrayait.
- ⑥ mon papi raconte souvent cette histoire lors des dîners de famille.
- ⑦ mort, souffrance.
- ⑧ armes, obus
- ⑨ Hitler



il a fait la campagne des Balcons
il est aller à pieds jusqu'au détroit des
dardannelles (5000km à pieds).
il a trouver la bouteille à Salomon
au début il a fait la campagne de la
Soname

Laure nous raconte son poilu, le sourire aux lèvres, mutine et fière de sa petite histoire: Gaston, qui aurait eu si peur d'aller combattre, s'est un jour déshabillé et s'est jeté tout nu dans les orties pour éviter de retourner sur le champ de bataille.

L'histoire fait bien rire les enfants! Elle est inhabituelle, elle est en rupture avec le cliché des glorieux Poilus qu'on représente sur les monuments aux morts ou dans l'imagerie populaire, le fusil en joue, la baïonnette luisant, prête à embrocher l'ennemi. Elle est même, il faut l'avouer, un peu ridicule: on l'imagine bien, Gaston, déculotté, se tortillant de douleur dans son champ d'ortie, la peau des fesses rougies par le feu de la brûlure.

Mais l'histoire drôle n'est pas que drôle. Elle m'interpelle. Il y a à y comprendre plus qu'il n'y paraît.

Chaque année, j'attends que notre Poilu nous trouve, qu'il nous appelle: souvent, ce ne sont ni les plus médaillés ni les plus honorés qui retiennent mon attention, car ceux-là ont déjà eu leur heure de gloire et leur droit à la mémoire. Ceux qui ont besoin de nous, ce sont ceux qu'on a oubliés, ceux dont il ne reste qu'un visage sans nom, ceux dont on ne raconte plus qu'une petite anecdote qui fait sourire: un Jean Adrien dont le portrait est perdu dans le sac de laine de ses moutons au fond d'un grenier, un Augustin dont on se souvient seulement du chien.

https://drive.google.com/file/d/1oISg3UhbXCaGcehcy2Qdq41KllajzGwW/view?usp=share_link

https://drive.google.com/file/d/1FFqkPIb4ujKwodDF4ZyASK9_ejr2SqhW/view?usp=share_link

Mais revenons à notre Gaston, qui a immédiatement gagné ma tendresse par sa pulsion de vie brute et déshabillée, par sa vulnérabilité : c'est vrai, on aurait presque envie de le prendre dans ses bras, de le rassurer, de lui dire que tout va bien, que tout ça n'était qu'un cauchemar. Pauvre Gaston: les quelques jours nécessaires à son rétablissement lui ont probablement sauvé la vie, du moins en était-il convaincu.

Quand l'idée a germé dans son esprit, Gaston venait d'échapper à la mort, malgré l'enfer d'une terrible bataille: probablement la bataille du bois de Chaulnes, pendant la bataille de la Somme. Il était convaincu qu'il n'en reviendrait pas deux fois. Il avait de bonnes raisons pour ça: Il avait vu tomber plus de la moitié de son régiment ce jour-là.

D'autres soldats, dans le même élan de désespoir, se sont amputés d'un membre, d'autres se sont mutinés ou ont tout bonnement déserté.

Beaucoup l'ont payé de leur vie, condamnés pour désertion ou pour trahison. Sur les dernières pages des livrets militaires, on trouve un extrait des "crimes et délits militaires et peines associées". La désertion à l'ennemi est sanctionnée par une peine de mort. Si la mutilation volontaire n'est pas encore envisagée, elle devient vite, dès le début de la guerre, un motif d'exécution "pour l'exemple", sur simple suspicion d'après le constat médical du médecin militaire.

Toutefois, en la matière, on peut dire que Gaston a été original dans le choix du procédé.

On rapporte en effet de nombreux cas de mutilation par balle, d'empoisonnements par absorption ou par injection, de brûlures

volontaires... mais je n'ai relevé dans mes recherches¹ aucun cas répertorié de piqûres d'orties! Original, Gaston, et malin avec ça: la piqûre de l'ortie est douloureuse, certes, et on l'imagine d'autant plus si elle est généralisée - mais sans gravité aucune et réversible.

CRIMES OU DÉLITS.	PEINES.	Art.
Armes portées contre la France.....	Mort avec dégradat. milit.	204
Attaque sans ordre ou provocation contre les troupes d'une puissance alliée ou neutre.....	Mort.....	226
Capitulation avec l'ennemi.....	Mort avec dégradat. milit.	209
Capitulation en rase campagne.....	Mort avec dégradation militaire ou destitution...	210
Commandem. pris ou retenu sans ordre ou motif légitime.....	Mort.....	228
Contrefaçon de sceaux, de timbres ou de marques milit....	Réclusion de 5 à 10 ans...	259
Corruption dans le service, dans l'administration militaire.	Dégradation militaire.....	»
—En cas de circonstances atténuantes.....	Empris. de 3 mois à 2 ans.	261
Dépouillement d'un blessé.....	Réclusion.....	»
Dépouillement d'un blessé auquel il est fait de nouvelles blessures.....	Mort.....	249
Désertion à l'ennemi.....	Mort avec dégradat. milit.	238
Désertion en présence de l'ennemi.....	Détention de 5 à 20 ans..	239
Désertion à l'étranger en temps de paix.....	2 à 5 ans de trav. publ. (1)	235
Désertion en temps de guerre, ou d'un territoire en état de guerre ou de siège.....	5 à 10 ans de trav. publ. (1)	236
Désertion à l'intérieur en temps de paix.....	2 à 5 ans de prison (2)...	»
Désertion à l'intérieur en temps de guerre, ou d'un territoire en état de guerre ou de siège.....	2 à 5 ans de trav. publ. (2)	231
Désertion avec complot en présence de l'ennemi, ou étant chef de complot de désertion à l'étranger.....	Mort.....	»
Désertion étant chef de complot de désertion à l'intérieur.	5 à 10 ans de trav. publ..	»
Désertion dans tous les autres cas.....	Le maximum de la peine portée pour la désertion.	241
Destruction volontaire d'édifices, bâtiments, ouvrages militaires, magasins, chantiers, vaisseaux, navires, bateaux à l'usage de l'armée.....	Trav. forcés de 5 à 20 ans.	»

Gaston, comme tous ces soldats qui ont cherché à s'échapper, un moment du moins, de l'horreur, étaient-ils moins courageux que les autres pour autant? Ont-il été moins méritants? L'étude des cas particuliers montre que *les soldats qui se sont mutilés n'étaient pas des « mauvais soldats », ni des « lâches »*², mais au contraire, des soldats dont les notes de la hiérarchie louaient le dévouement et l'exemplarité. Ils n'ont pas non plus

¹Les mutilations volontaires au cours de la Grande Guerre : un geste impensable ?

Emmanuel Saint-Fuscien

<https://books.openedition.org/pur/118707?lang=fr>

² id.

été considérés comme des « lâches » ou des « traîtres » par leurs anciens camarades, bien au contraire,³ la réhabilitation de ces soldats ayant été défendue par les associations d'anciens combattants dès la fin de la guerre.

Le brancardier-musicien Leleu, du 102^e régiment d'infanterie semble résumer assez bien l'opinion des anciens combattants de l'époque, lorsqu'il écrit : «Ce n'est pas un moment de défaillance physique ou morale qui peut effacer leur sacrifice. J'ose m'incliner devant leur mémoire. Jugera qui voudra, à condition qu'il soit passé par là »⁴.

Pour mutilation volontaire, Gaston a risqué le conseil de guerre et le peloton d'exécution. D'autres ont été fusillés pour moins que ça, il le savait. Cela lui semblait-il moins redoutable que de retourner dans l'enfer des tranchées? Il y a de quoi s'interroger: qu'y avait-il donc dans la tête de Gaston, quand il s'est déshabillé?

Alors, oui, on l'imagine bien, Gaston, nu comme un vers, se rouler en hurlant dans un parterre d'orties. On a envie de sourire. On dirait un stratagème d'enfant pour faire l'école buissonnière. Sauf qu'il n'y a pas d'école, et que Gaston n'est plus un petit garçon. C'est un homme, auquel on arrache, bataille après bataille, son humanité. Alors, on finit par ne plus sourire du tout.

Par quel miracle le médecin militaire n'a-t-il rien vu? Par quel miracle Gaston n'a-t-il pas été inquiété? On n'en sait rien. Sans doute a-t-on attribué ses rougeurs généralisées à un virus non identifié, qui lui a valu d'être isolé de ses camarades et épargné.

De Gaston, on a retenu cette petite histoire qui amuse les enfants aux repas de famille. On sait aussi qu'il est retourné au combat après ces quelques jours de répit.

³ rapport visant à réhabiliter les militaires « fusillés pour l'exemple » durant la Première Guerre mondiale (n° 4636) BASTIEN LACHAUD
https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/cion_def/115b4876_rapport-fond#_Toc256000006

⁴ id.

Plus tard, il s'est engagé dans l'armée d'Orient, espérant être moins exposé que sur la ligne de front. Son histoire était loin d'être finie, elle s'est d'ailleurs terminée bien après celle des autres, les Poilus d'Orient étant rapatriés bien après l'armistice, des mois après leurs camarades. Et puis il y a d'autres raisons pour lesquelles j'ai choisi Gaston: peut-être a-t-il croisé mon arrière-grand-père, Poilu d'Orient arraché à sa Bretagne profonde. Il a peut-être aussi croisé Melle Crusel, infirmière à Salonique, avant de retrouver la terre d'Epinay.

De son voyage lointain, Gaston a rapporté un unique souvenir qui se transmet comme une précieuse relique, délicate et fragile: une bouteille de verre, renfermant en son ventre un joli bateau de bois, trouvé dans les décombres d'une maison. Un travail raffiné, minutieux: ce qu'il reste de culture, d'inspiration et de poésie quand tout le reste s'effondre.



Travail d'archives et documentation

L'anecdote de Gaston est importante, elle nous dit beaucoup de ce qu'ont pu vivre les Poilus, de leur état psychologique, de leur détresse. Mais pour mieux la comprendre, il faut savoir ce qu'a vécu Gaston.

Nous avons voulu savoir ce qui l'avait poussé à se rouler dans les orties, à prendre ce risque insensé d'être pris pour ce qui était assimilé à de la trahison. Quelle était ce terrible combat auquel il avait réchappé et quel était ce champ de bataille sur lequel il ne voulait plus remettre les pieds? Pour parvenir à situer l'anecdote, nous avons cherché et regardé la fiche matricule de Gaston.

29.10.15 - Joffre au Pt de vue 1914 en Pt de vue 1915-16
 Romberges le 15.7.14

Fiche n° 1001 de la Nomenclature générale.

Nom : Pitis		Numéro matricule du recrutement : 1011
Prénoms : Gaston, Emile Surnoms : _____		Classe de mobilisation : 1914
ÉTAT CIVIL.		SIGNALEMENT. 7086
Né le 21 avril 1896 à La Neuville Champ d'Orsel , canton de Boos , département de la Seine-Inférieure , résidant à La Neuville Champ d'Orsel canton de Boos , département de _____		Cheveux châtains Visage ovale
d' la Seine-Inférieure , profession d' cocher		Yeux bleu foncé Renseignements physiologiques complémentaires. _____
Fils d' Albert Emile et de Henriette Ambroisine domiciliés à La Neuville Champ d'Orsel canton de Boos , département de la Seine-Inférieure		Front { Inclinaison ordinaire Hauteur _____ Largeur _____ Dos ordinaire
		Base _____ Taille : 1 m. 67 centim.
		Nez { Hauteur _____ Taille rectifiée : 1 m. cent.
		Saillie _____ Marques particulières. _____
		Largeur _____
		Degré d'instruction : 1

	NUMÉROS	
	ou CONTRÔLE spécial.	MATRICULE ou au répertoire.
Armée active.	4 ^e Rég ^{ts} de zouaves	21707
	1 ^{er} Rég ^{ts} du Génie	28030
	2 ^e Rég ^{ts} du Génie	19.166
	4 ^e Rég ^{ts} de zouaves	90420
tirée	4 ^e Rég ^{ts} de zouaves	35476
	1 ^{er} Rég ^{ts} du Génie	19657
	8 ^e Rég ^{ts} du Génie	41987
	19 ^e Rég ^{ts} de marche de zouaves	

Le dialogue avec la famille a permis de situer l'épisode des orties.

“A priori, Gaston était sur le front de la Somme avec des régiments anglais. C’est là que l’épisode des orties est arrivé.

Le médecin a eu un doute mais à cette époque il y avait beaucoup de maladies contagieuses dans les tranchées. Il a été isolé quelques jours, ce qui lui a probablement sauvé la vie. Il racontait à mon père que de toute façon, s’il y était retourné, il n’aurait pas eu la chance deux jours de suite et qu’il ne serait certainement pas revenu”.



La bataille de la Somme se déroule entre juillet et novembre 1916. La fiche matricule nous indique que Gaston appartient alors au 1er régiment de marche de zouaves. Nous cherchons donc à en savoir plus en feuilletant l’historique du régiment.



On découvre, au moment de la bataille de la Somme, qu’au Bois de Chaulnes, en octobre 1916, une *“violente contre attaque”* a lieu, un *“combat acharné”*, qui valent au régiment une citation à l’ordre de la 10e armée.

“Il pleut sans arrêt. Le terrain est transformé en marécages, le régiment ne peut sans repos fournir un plus long effort, il est retiré du front pour quelques jours.”

DÉTAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES.

Le 12. (Mort) 1911. Arrivé au Corps et soldat de 2^e classe le 12. Mai 1911. Passé au 1^{er} Rég^t de Zouaves le 3^e Octobre 1911. Passé au 4^e Rég^t du Génie le 24 Janvier 1912. Passé au 2^e Rég^t du Génie le 1^{er} Février 1917. Passé au 4^e Rég^t de Zouaves le 23 Janvier 1917. Passé au 7^e Régiment du Génie le 25 Juillet 1918. Passé au 8^e Régiment du Génie le 24 Juillet 1919. Armées avec 9^e Rég^t de Zouaves le 10. Envoyé en cours à l'armée de la Somme le 23 Septembre 1919. 10^e échelon 1917. Dépôt démobilisateur (C^o de la Somme) le 12-1919. Évacué malade du 22 Octobre au 11 Décembre 1916. Armées le 26 Septembre 1918. Certificat de bonne conduite: Accord. Réaffecté le 1^{er} Juin 1921 au 1^{er} Régiment du Génie. Affecté le 16 Juillet 1923 au 18^e Rég^t du Génie.

ORDRE DE LA X^{me} ARMÉE N° 245 DU 5 DÉCEMBRE 1916 :

« Le 21 octobre 1916, après avoir tenu plusieurs jours sous un bombardement « meurtrier et continu, et dans des conditions atmosphériques extrêmement péni- « bles, a coopéré à l'attaque des Bois de Chaulnes avec un allant superbe et dans « un ordre parfait. Le 7 Novembre 1916, chargé sous les ordres du lieutenant-

Cette bataille est particulièrement éprouvante, suffisamment pour être mentionnée, citée, et relatée par les soldats. Suffisamment pour que le régiment obtienne d'être relevé.

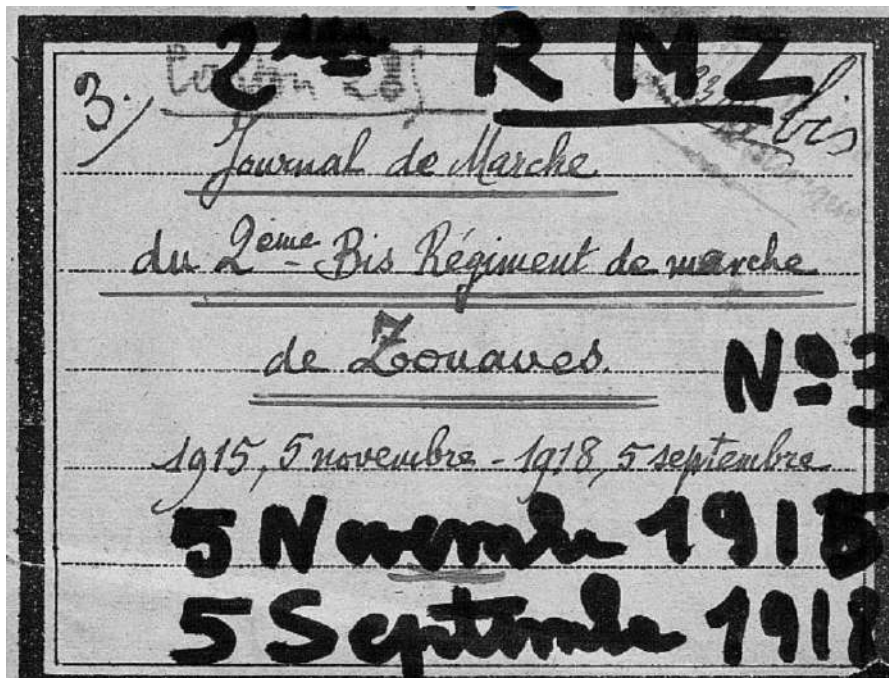
<https://larbredeviedepascal.com/2016/04/22/bataille-de-la-somme-attaque-du-bois-de-chaulnes-octobre-1916-la-guerre-a-fernand-episode-7/>

“La joyeuse troupe de Zouaves du début de la guerre avait fait place à une bande de tueurs aguerris, vivant entouré de morts, gorgés de pinard et de gnôle dont seul l’instinct de survie leurs permettait de survivre.(...)Malgré

l'habitude ils étaient morts de trouille quand résignés ils montaient à la mort, les plus jeunes chiaient parfois dans leur froc, certains devenaient fous. Le pilonnage boche reprend intensément, et des gaz sont utilisés, certains Zouaves sont gravement brûlés par les fumées toxiques. Toute la journée, les attaques se succèdent sans succès pour les allemands, les zouaves couverts de gloire se font tuer sur place, mais nom de dieu, le bois de Chaulnes reste entre leur main. Les zouaves ivres de fatigue, mourant de faim, couverts de boue, trempés depuis 9 jours vont enfin pouvoir souffler.”

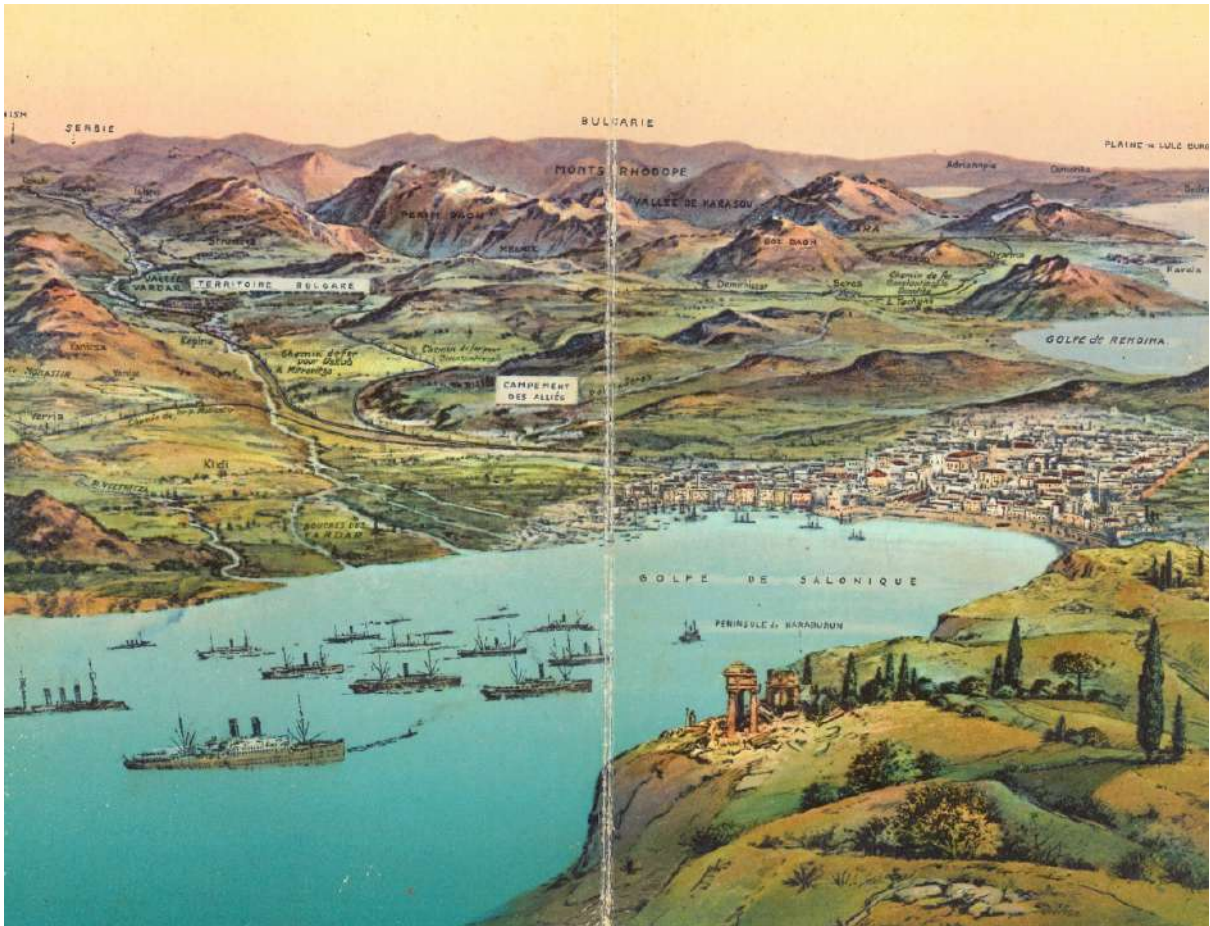
On comprend bien, à la lecture de ce témoignage, ce que Gaston a pu vivre, son état d'épuisement physique, psychologique et la cause de sa frayeur. Le plongeon dans les orties, c'était donc un moindre mal.

Gaston est revenu quelques jours plus tard prendre sa place parmi ses camarades. Il s'est plus tard porté volontaire pour l'armée d'Orient, comme en témoigne son dossier médical.



Il rejoint le 2e régiment de marche de Zouaves pour se rendre en Salonique.





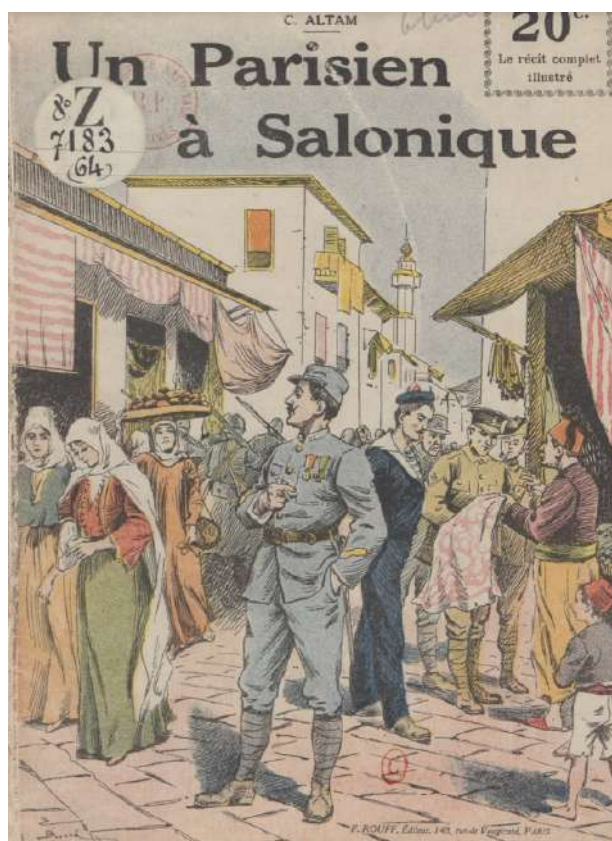
Salonique, c'est la porte d'entrée de l'Orient. Le régiment est jusqu'alors chargé de protéger le pont de la Struma, qui garantit aussi l'accès au chemin de fer.



Comme tous les ponts, c'est un point stratégique à défendre.

Gaston espérait trouver loin du front plus de sécurité en étant moins exposé aux effroyables combats des premières lignes. Il ne pouvait pas imaginer les conditions terribles qu'il allait y trouver aussi.

Les combats sont tout aussi durs et sanglants: *“Souffrances de toutes sortes, dévorés par la vermine, condamnés à boire une eau infecte, à vivre au milieu des cadavres, guerre impitoyable de jour et de nuit.”*⁵ En France, on les imagine profiter langoureusement des charmes de l’Orient, dîner au restaurant et festoyer tranquillement, on considère les Poilus d’Orient comme des planqués et des “jardiniers” - aux dires mêmes de Clémenceau - quand ceux-ci sont en réalité contraints quand ils déposent les armes d’effectuer des travaux et de cultiver de quoi se nourrir pour pallier à la rareté des ravitaillements et se préserver du Scorbut.



Un extrait du livre ici présenté nous montre en effet en couverture un fier soldat, à l’allure soignée, qui semble être là pour faire du tourisme plus que pour faire la guerre.

“Nous traversions en ce moment une rue de la vieille ville, bordée de souks, marchés en plein air, où les étalages des chaudronniers, ferblantiers, confiseurs et fruitiers mettaient une note pittoresque. Une vague odeur de friture à l’huile flottait dans l’air.”

⁵ Tapuscrit inédit du lieutenant-colonel Mézig, Archives de Max Schiavon, Front d’Orient p.83

<https://www.reseau-canope.fr/academie-de-limoges/14-18/blog/2018/10/24/lodysee-soldats-dorient/>

Les cafés ne manquaient pas: cafés turcs dans la vieille ville et établissements à l'européenne à mesure qu'on se rapprochait du port. Quant aux cinémas, leur nombre me stupéfia."

Un Parisien à Salonique, C. Altam, 1918



“La belle vie des Poilus” qu’on imagine est en réalité cauchemardesque:

typhus, malaria, dysenterie, grippe, en lieu et place. Ici, pourtant, les mêmes tranchées, sous le soleil brûlant, dans l’hiver glacé. Il n’y a plus ni de quoi s’habiller ni de quoi se nourrir. Dans l’imaginaire collectif, quand les héros de Verdun étaient célébrés, les planteurs de salade exilés en Orient étaient qualifiés d’embusqués.

Du passage de Gaston à Salonique, il ne reste que sa précieuse bouteille. Rien d’autre ne nous raconte ce qu’il y a vécu, mais probablement, ni plus ni moins que tous les autres: la peur, la faim, la douleur, et le mépris pour toute reconnaissance du sacrifice.

interview

interview du petit-fils de Gaston

Mardi 11 avril, nous avons reçu en classe le petit-fils de Gaston, qui est aussi le grand-père de mon élève Laure. Hervé Vitis a conservé précieusement la bouteille que Gaston a rapportée de Salonique et a pu nous raconter ce qu'il savait de l'histoire de son grand-père et quel souvenir il en garde.

Ce fut un moment d'échange et de transmission riche, émouvant et important. Les enfants avaient préparé leurs questions: durant presque une heure et demie, les questions se sont enchaînées, les élèves ont été intéressés et attentifs au témoignage et aux récits de notre invité.

INTERVIEW de Hervé Vitis, petit-fils de Gaston et grand-père de Laure (transcription)

Mardi 11 avril 2023

Bonjour, je m'appelle Hervé Vitis, j'ai 67 ans, je suis le petit-fils de Gaston Vitis. Je suis venu pour répondre à vos questions.

En quelle année Gaston est-il mort?

Il est mort en 1971. Il est né en 1896. Il avait 75 ans.

Quel âge avait-il quand la guerre a commencé?

Il avait 18 ans, juste l'âge d'aller se battre, même si la majorité était à 21 ans.

Est-ce que sa maison existe toujours?

Oui, elle existe toujours mais elle a été reconstruite. Gaston habitait en Normandie, au bord de la Seine, et elle a été bombardée pendant la seconde guerre mondiale.

Où Gaston est-il enterré?

Gaston est enterré au Manoir-sur-Seine, dans l'Eure, en Normandie, il est enterré avec sa femme Alice.

Gaston travaillait dans une aciérie au Manoir-sur-Seine.

Est-ce Gaston était grand?

Oui, quand j'étais petit il me semblait très grand. C'était quelqu'un de respecté. Pour moi, c'était un héros.

Combien a-t-il eu d'enfants?

Il a eu deux enfants: Raymond, mon père, qui avait une soeur aînée, Renée.

Quand Gaston est-il revenu de la guerre?

Gaston est revenu en 1919, presque un an après la fin de la guerre. Il était sur le front des Balkans, il disait : "on était au bout du monde, personne ne s'occupait de nous".

Est-ce Gaston écrivait à Alice?

Oui, ce n'étaient pas des lettres mais des photos, au dos desquelles on écrivait quelques mots. Les lettres étaient censurées: elles étaient lues, et certaines n'arrivaient jamais. Parfois, les soldats utilisaient des messages codés pour pouvoir passer des messages qui auraient été censurés.

Gaston avait-il des amis à la guerre?

Oui, il avait un ami, Joseph Dari, qui a fait la bataille de la Somme avec lui, il habitait près de Rouen. Joseph, pendant la Seconde Guerre mondiale, a confié sa fille à Gaston pour la protéger des Allemands. Mais la maison de Gaston a été bombardée et la fille Joseph est morte dedans. Gaston s'en est beaucoup voulu, parfois on croit bien faire, mais c'est la guerre...

Avez-vous des photos de Gaston?

Oui j'en ai quelques unes

Est-ce que Gaston mangeait de la viande avariée?

Sûrement, les soldats avaient très peu à manger. Dans les Balkans, il y avait peu de ravitaillements, il n'y avait rien à manger. Mais le pire c'est pour la population locale, qui était très pauvre: Gaston racontait qu'il avait vu des gens piler des os pour les manger.

Quand Gaston a-t-il trouvé sa bouteille?

Il l'a trouvée en 1917 ou 1918.

Avant, il est resté deux ans dans la bataille de la Somme avec les troupes britanniques.

Un jour, un gradé est passé et il a dit " Est-ce que quelqu'un veut aller faire un tour?" et leur a proposé de partir en Orient. Gaston s'est dit qu'au moins le temps du voyage il serait plus tranquille, mais il a dû faire 2000 km à pied. Il est passé par le sud de la France, puis par l'Italie, il a sûrement pris un bateau pour aller jusqu'au détroit des Dardanelles. Il est allé en Grèce et à Salonique.

Quand Alice est-elle morte?

Alice est morte en 1968. Gaston était très amoureux, il a été très malheureux.

Combien de frères et sœurs avait-il?

Gaston disait qu'il était l'aîné de 13 frères et sœurs "parmi 14" car l'un d'eux est mort à sa naissance.

Gaston était-il riche?

Non, il n'était pas riche mais il était heureux. IL est allé à l'école jusque vers 11 ans, après il fallait travailler à la ferme. Alice travaillait à la cantine des ouvriers à l'aciérie. Gaston habitait au départ à La Neuville champ d'Oisel, il allait à pied au Manoir, ça faisait une dizaine de kilomètres à pied. Il était responsable d'un four qui dégageait une chaleur énorme. Il portait un grand tablier de cuir pour se protéger. Il était très fier de son travail, il vivait simplement.

Y avait-il le téléphone?

Non, le téléphone existait mais les gens n'avaient pas le téléphone à la maison, il fallait attendre très longtemps pour qu'une ligne soit installée.

Gaston était-il vraiment tout nu dans les orties?

Oui... Il fallait qu'il soit vraiment piqué de partout pour qu'on ne comprenne pas ce qu'il avait fait. Il racontait qu'il était tout boursoufflé de partout, des yeux, du visage, sous les bras... partout! La veille, il y avait eu un assaut très meurtrier. Ce fut une hécatombe, un massacre, et ils n'avaient rien gagné du tout alors qu'ils devaient reprendre un fort. Le lendemain, Gaston a entendu qu'on allait faire venir d'autres soldats pour y retourner et relancer l'assaut. Gaston ne comprenait pas comment c'était possible qu'il soit revenu vivant, il s'est dit qu'il n'aurait pas cette chance deux fois. Il s'est dit "si je suis pris, je serai fusillé, mais si j'y vais je meurs au combat". Gaston savait qu'il risquait de se faire fusiller.

Gaston a dû rester à l'hôpital un ou deux jours, parce que les médecins avaient peur qu'il transmette une maladie aux autres. Mon grand-père a bien fait de faire ce qu'il a fait, il est resté en vie. Pour moi c'était héroïque.

Il a raconté que parfois les tranchées étaient si proches que les soldats s'entendaient parler d'une tranchée à l'autre.

Il y avait des obus, des soldats mutilés. S'ils se mutilaient volontairement, ils passaient au conseil de guerre et ils étaient exécutés.

Les jeunes, on les appelait "les bleuets". Les anciens leur apprenaient comment faire.

Est-ce que Gaston a fait aussi la Seconde Guerre mondiale?

Non, Gaston n'a pas fait la seconde guerre, il était trop âgé et il était réserviste.

Est-ce Gaston a respiré du gaz?

Les Allemands utilisaient du gaz moutarde. Les soldats avaient des masques à gaz qui les protégeaient un peu, mais pas complètement. Gaston a eu des problèmes respiratoires, le médecin a dit que c'étaient sûrement des séquelles des gaz moutarde utilisés pendant la guerre.

Quand Gaston s'est-il marié?

Gaston s'est marié le 29 novembre 1919, juste après son retour des Balkans en septembre 1919. Alice disait qu'elle était restée très longtemps sans avoir de ses nouvelles quand il était sur le front d'Orient.

Est-ce que les hommes pouvaient se cacher dans leur maison pour ne pas aller à la guerre?

C'était de la désertion, les gendarmes venaient vous chercher et vous passiez devant le tribunal militaire.

Quand j'étais petit, j'allais à tous les 11 novembre, Gaston jouait du tambour dans la fanfare et au moment de dire le nom des soldats sur le monument aux morts, c'est lui qui disait, chaque année "mort pour la France".

Gaston a vécu la guerre de 18 à 23 ans. Il était très amoureux d'Alice. C'était un grand gaillard et un "beau gosse".

Après la guerre, il faisait partie d'une "clique" = une fanfare. Il jouait de la grosse caisse et du tambour.

Gaston s'est-il battu en combat rapproché?

Gaston s'est sûrement battu à la baïonnette mais il n'en parlait pas. Les soldats avaient beaucoup de maladies, ils buvaient beaucoup de vin, pour oublier et pour se donner du courage, ils fumaient des cigarettes de troupe.

Pourquoi les soldats n'ont pas fait une révolution pour ne pas aller à la guerre?

Ils étaient obligés d'y aller. Dans la tranchée, tu n'avais pas le choix, quand le chef sifflait, il fallait sortir de la tranchée et aller te battre.

Y a-t-il des femmes qui se sont déguisées en homme pour aller se battre?

(?)

Les femmes fabriquaient des munitions et travaillaient comme infirmières. Elles faisaient aussi tout le travail que les hommes ne pouvaient plus faire parce qu'ils n'étaient plus là.

Les permissions étaient rares, parfois il n'y en avait pas du tout, comme quand Gaston était en Orient. Il est resté longtemps sans revenir.

L'entretien se termine par l'observation de la bouteille ramenée par Gaston des ruines de Salonique: elle contient un bateau de bois, avec à l'arrière tout le paysage de Grèce, avec les bâtiments bleus et blancs, il y a même des arbres, et le phare qui domine la mer.





La narration: une histoire à deux voix

Avant que les enfants ne rentrent en scène dans la réalisation du projet, j'ai épluché les archives, échangé avec la famille de Gaston, j'ai lu les historiques des régiments qu'il a traversés, regardé les cartes, situé les lieux, lu les témoignages de soldats qui ont eu un parcours similaire, je me suis renseignée sur les mutilations volontaires et sur les Poilus d'Orient: j'ai essayé de comprendre Gaston, de suivre sa trace, de me fondre dans son parcours. Reconstituer une histoire, ce n'est pas seulement s'en tenir aux faits: dans notre travail de narration, nous avons aussi besoin d'une reconstitution empreinte d'humanité et d'empathie.

Pour que les enfants puissent se projeter dans cette histoire, il faut que je puisse la leur raconter, la rendre assez vivante pour qu'elle suscite leur intérêt, leur adhésion, leur affection pour Gaston et leur créativité pour la raconter à leur tour.

J'ai donc écrit un premier jet de l'histoire à raconter, en me concentrant sur l'événement central - l'anecdote des orties- et en évoquant son passage par l'armée d'Orient. Je l'ai présenté aux enfants pour leur rendre plus familier notre personnage et pour leur permettre de se créer des images mentales nécessaires à la suite du projet, notamment pour le travail d'illustration à venir.

Nous n'avons guère d'éléments personnels concernant Gaston: mais j'ai choisi d'aborder l'histoire sous une forme poétique, avec une anaphore qui interpelle le lecteur et qui questionne les enfants: "et vous, qu'auriez-vous fait?".

Je m'appelle Gaston.

Je n'avais rien demandé. A personne.

J'étais comme les autres.

Un jour, ce fut la guerre, et on dut tous y aller.

Du jour au lendemain, nous avons laissé notre vie derrière nous pour endosser l'uniforme. Nous étions désormais des Poilus. Nous étions l'honneur de la France, on nous l'avait assez répété. Depuis les bancs de l'école, Le maître nous l'avait bien dit: un jour, nous irions casser la gueule aux Boches et puis récupérer l'Alsace et la Lorraine.

Eh bien voilà, le moment était venu. On allait leur montrer aux Frisés.

Dans la cour de récré, on jouait à faire la guerre.

Seulement voilà. Cette fois, plus question de jouer: C'était pour de vrai.

Le jour où je suis parti, sur le quai de la gare, ma mère et mes sœurs étaient là. Comme toutes les mères et comme toutes les sœurs.

Il y avait aussi Alice.

Alice, c'était ma fiancée. Sur le quai, c'était la plus belle. Et toutes, sur le quai, toutes les mères, toutes les sœurs et toutes les jolies fiancées ont pleuré en regardant le train s'éloigner.

On nous disait que la guerre ne durerait pas. Ce serait bientôt fini.

Alice et moi, nous espérions nous marier pour la Noël.

Nous, les soldats, on nous appelait les Poilus. Parce que forcément, un homme, c'est courageux.

Un homme ça n'a pas peur, même pas de la mort. Et puis surtout ça ne pleure pas.

Je ne sais pas bien si j'étais très courageux.

Ni plus ni moins que les autres sans doute.

Les premières batailles furent terribles. D'autres suivirent. Des semaines, des mois passèrent. D'autres batailles encore. Ce jour-là: Le bruit, le feu, la mort. J'ai vu mes camarades tomber. J'ai vu mes amis, déchiquetés. Tant et tant.

Quand les combats furent finis, j'eus le sentiment miraculeux de revenir d'entre les morts.

Je ne sais comment je m'en suis sorti.

Le sort ne m'épargnerait pas deux fois, j'en étais sûr.

Ce n'est pas vrai ce qu'on dit. Les hommes ont beau être courageux, parfois ils ont peur, surtout de la mort. Et parfois, même, ils pleurent.

Ce jour-là aurait pu ne jamais finir pour moi. Alors, le lendemain, quand j'ai su qu'il faudrait y retourner, j'ai su aussi que jamais je ne reviendrais.

Ai-je été lâche, peureux, pleutre, couard ou traître? Qu'auriez-vous fait, à ma place?

Dans mes yeux, les peaux tremblantes encore de mes amis perdus. Mes oreilles toujours sifflant des balles et des obus. Des cris aussi, de mes amis.

*Dans mon cœur encore brûlant, l'enfer: La terre, le sang, le fer.
Qu'auriez-vous fait?*

Bien malin qui le dirait.

Moi je n'étais qu'un homme, un homme qui pleurait.

Ce lendemain matin, le grand soleil brillait. Je voulais qu'il brille pour toujours. Et Il faisait trop beau, bien trop beau pour mourir. J'ai défait les boutons, les beaux boutons dorés et défait mes lacets jusqu'à me trouver nu. Enlevée ma capote et ôtés mes souliers. La mort ne m'aurait pas - pas ce jour-là.

Je me suis avancé, tout doucement d'abord, puis je me suis jeté, dedans de tout mon corps.

Il était beau ce champ, on s'y serait roulé. Sauf que c'était d'orties, qu'il était rempli.

La brûlure m'envahit.

Elle me lécha le corps, de haut en bas, dedans après dehors. La douleur n'était rien, c'était mieux que la mort.

Je me suis bien gardé, quand on m'examinait, de tout leur raconter. Je les ai laissé croire à tout ce qu'ils voulaient, un virus inconnu, contagieux peut-être, en tout cas, dangereux, douloureux, mystérieux. Je restais à l'arrière, quand je sus l'ordre nouveau pour tout mon régiment d'aller se reposer.

La bataille trop dure, les morts par trop tombés, les vivants exténués, démolis, meurtris, pétrifiés.

J'avais brûlé ma peau pour un peu de repos que j'aurais mérité, que l'on m'aurait donné.

Mais vous, qu'auriez-vous fait?

*Mon histoire était loin, loin d'être terminée.
Des batailles, des combats, j'en ai encore mené.
Je suis toujours rentré, souvent je fus blessé.
Et dans l'armée d'Orient je me suis engagé.*

*Là j'ai connu la faim et puis la maladie,
les jours brûlants d'été, la morsure du froid,
l'hiver, le corps enguenillé, la capote en lambeaux.
Le ventre déchiré, j'ai dû goûter tortue,
hérisson, autres mets qui m'étaient inconnus.*

*Quand la paix fut venue, moi je ne suis rentré
que plusieurs mois après, car les poilus d'Orient,
qu'on disait jardiniers, étaient les oubliés
d'une longue Odyssée.*

*De ce si long voyage, je n'ai pu rapporter qu'une jolie bouteille
où était enfermé un fier bateau dressé dessous le verre usé.
Je l'avais ramassé, par miracle échoué
parmi les murs brisés d'une maison blessée.*

Moi, je n'étais qu'un homme, un homme qui pleurait.

Le soleil brillait fort, je voulais juste rentrer.

Et vous, qu'auriez-vous fait?

Les enfants sont libres de s'emparer du texte, de le transformer, de le modifier, de s'en inspirer, de se l'approprier: ce doit être leur histoire. Je les y autorise expressément, en leur expliquant que cette histoire doit être la leur et que mon texte n'est qu'un point de départ sur lequel

s'appuyer. Mais les enfants sont touchés, ils aiment mes alexandrins: ils ne veulent pas y toucher.

Ils s'approprient l'histoire tout autrement, notamment par la rédaction d'une correspondance fictive entre Gaston et ses proches: sa mère, ses sœurs et surtout Alice, sa fiancée, dont il est très amoureux. En classe, nous lisons tous les matins des lettres issues du recueil "Paroles de Poilus": les mots des soldats sont durs et crus, même sous le feutre de leur pudeur, ils traversent le temps et touchent le cœur des enfants. Ils réapparaissent dans leurs écrits que je trouve d'emblée très justes et émouvants: je n'ai pas grand chose à y redire, sinon quelques fautes d'orthographe à corriger.

Les courriers racontent une histoire dans l'histoire: c'est une histoire à deux voix.

Un temps fort de création

Ce projet s'organise: c'est un long travail qui met en jeu de multiples aspects, qui demande diverses compétences, c'est un travail d'équipe, qui demande une concertation préalable et une validation collective.

Notre première séance de travail a donc été une longue série d'échanges: que faut-il raconter, comment le raconter, comment l'illustrer? Comment décomposer les différents épisodes à raconter? Quels supports utiliser? Comment faire partager à nos lecteurs l'émotion qu'a suscitée en nous cette histoire?

Une séance de ce type n'est pas facile à mener: les enfants sont enthousiastes, ils veulent tous participer, ils ont tous une idée qu'ils ont envie de partager. On a tôt fait d'avoir une somme d'interventions individuelles sans forcément réussir à obtenir un travail d'écoute et de réflexion collective constructif. Écouter, respecter les idées des autres,

tenir compte de leurs remarques, réfléchir ensemble: ça s'apprend. C'est donc une séance d'ouverture importante et indispensable.

A son issue, les enfants ont compris que dans notre récit, il faudra distinguer plusieurs épisodes: avant la guerre, la bataille de la Somme et l'épisode des sorties, la guerre en orient et le retour à la maison.

Chaque épisode s'articulera autour d'éléments qu'ils désignent comme importants à raconter:

la présentation de Gaston (son école quand il était enfant)

la maison et la famille de Gaston

la déclaration de guerre et le départ en train

la bataille de la Somme

l'épisode des orties

le passage par l'infirmerie et les blessés

le départ pour l'Orient

Salonique, les camps, et l'épisode de la bouteille en verre

le retour à la maison

l'ouverture sur le temps présent

Un plan de travail est élaboré, et des équipes constituées autour de différentes missions. Ces équipes seront flexibles par la suite, au gré des idées, des envies et des associations entre les élèves, mais il faut bien commencer par quelque part.

Parmi les équipes constituées, il y aura plusieurs tâches et plusieurs "missions" pour ceux qui seraient moins spontanément créatifs: illustration, rédaction, copie... Le but étant que chacun trouve sa place et sa manière de contribuer par ses qualités au projet commun.



“Une mission pour Gaston”: différentes tâches à accomplir pour contribuer au projet



Un travail d'équipe



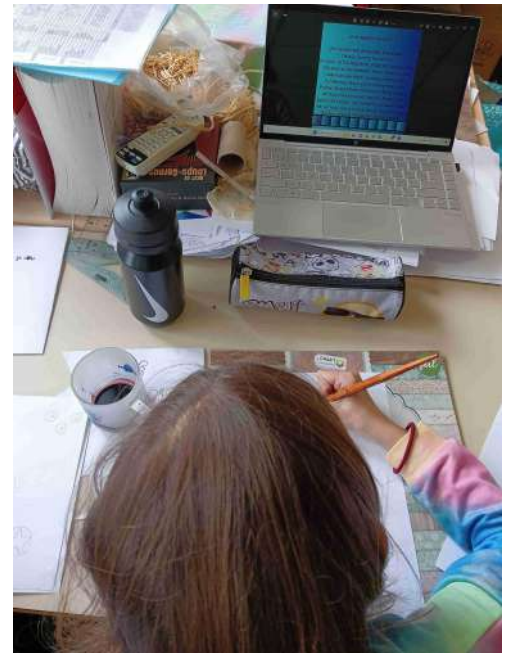
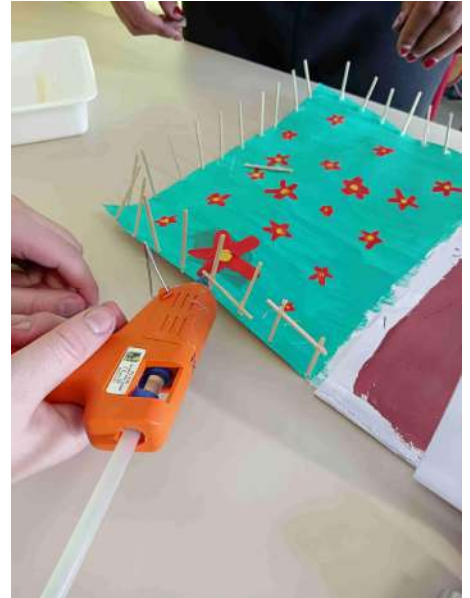


Travaux d'écriture, de documentation,

d'illustration et de création

Livres, tablettes, plume sergent major et encre, peinture et pinceaux, papier aluminium, feutres, pistolet à colle et allumettes... tous les moyens sont bons pour raconter l'histoire de Gaston.





Le montage

Tous les après-midis sont totalement consacrés à notre projet durant plusieurs semaines afin de terminer notre projet à temps pour la restitution de notre travail au jury.



Sur mon bureau, à chaque fin de séance, arrive une quantité toujours plus grande de productions disparates: fonds à la peinture, dessins, planches de bd, menus bricolages, lettres, cartes, textes écrits à la plume... des hôpitaux de campagne, des portraits de Gaston, des champs de bataille, des travaux finis ou en cours: je récupère tout.

A la séance suivante, je distribue le travail en montrant à tous ce qui a été fait, en lisant ce qui a été écrit, afin que tous les enfants puissent prendre connaissance du travail des autres et avoir une vue d'ensemble de ce qui prend forme. Les enfants ont pris l'habitude de se féliciter, ils sont souvent surpris de la créativité des uns et des autres, notamment des écrits, qui sonnent juste et qui suscitent l'émotion.

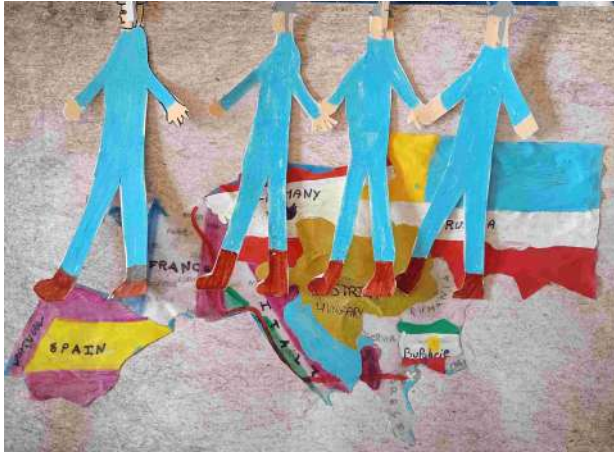
Pour ma part, je commence à assembler ce qui peut l'être et à l'organiser pour que l'illustration serve la narration de l'histoire et lui apporte une dimension supplémentaire.

Certains travaux sont décomposés puis recomposés, certains sont associés, les enfants sont surpris et ravis de les reconnaître dans une autre configuration. Au départ, chaque enfant y cherche son œuvre, avant d'admirer une production plus collective, où les individualités, même si elles ont toutes leur place, servent un objectif commun.



Mon travail, en amont du projet, est d'abord consacré à la recherche. A ce stade de l'aventure, il s'agit davantage de valoriser les réalisations des enfants. Le carnet ressemble d'abord à un storyboard, où les différents épisodes définis. Il faut composer

avec les différentes formes de productions, veiller à une certaine cohérence et assurer une certaine harmonie entre le récit et son support visuel.



Dans cette équipe, j'ai le rôle du chef d'orchestre et j'ai aussi le contrôle de la gestion matérielle et technique pour achever le travail et formaliser le projet.

Ma tâche est aussi d'assurer l'unité esthétique de la production finale: Vingt-huit élèves ont travaillé à l'illustration, au récit, et chacun y a mis de sa perception, de sa sensibilité, de sa créativité et de sa personnalité. Cependant, le produit de tout ce travail ne doit servir qu'une seule histoire, raconter un seul Poilu, dont il faut parvenir à cerner l'univers.

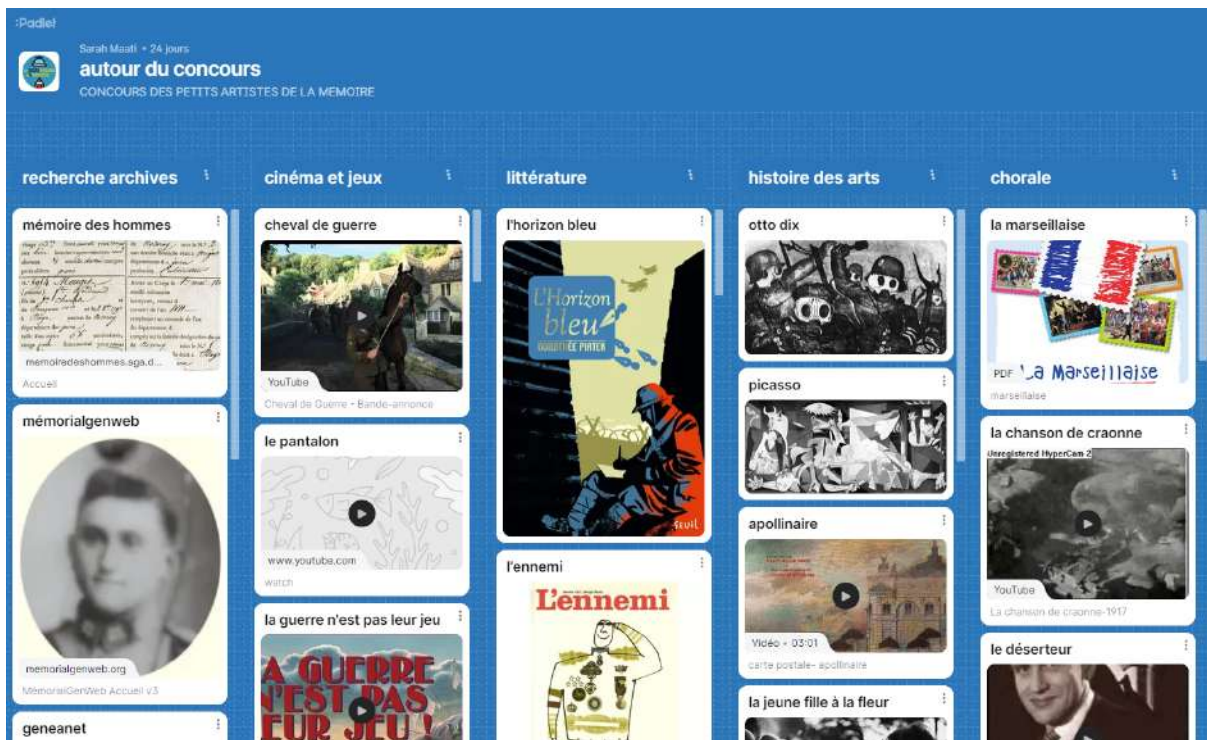
C'est là qu'il faut avoir compris Gaston, derrière les documents d'archive, les anecdotes, les papiers officiels: j'y vois un jeune homme courageux et terriblement humain, prisonnier d'une guerre qu'il n'a pas choisie. Un jeune homme qui essaie de s'en sortir comme il peut. D'après le témoignage de son petit-fils, Gaston était heureux de sa vie simple, il était courageux, honnête et travailleur. Comme lui sans doute, nombreux les Poilus qui aspiraient juste à retrouver un quotidien tranquille auprès des leurs.

Autour du projet: une année de travail

Le concours fait partie de mon projet de classe à l'année: je l'annonce aux élèves le jour de la rentrée, je l'annonce aux familles lors de la réunion d'accueil de septembre.

C'est un travail qui nous mobilise durant presque toute l'année scolaire. Il traverse différents domaines d'apprentissage, il nous permet des rencontres et des échanges, des sorties et des visites, il permet à chacun de s'investir et il permet au groupe de prendre forme autour d'un projet qui demande l'effort de tous.

Au cours de l'année, les Poilus traversent nos lectures, ils s'invitent sur nos écrans, ils s'animent dans nos cœurs et nos esprits.



<https://padlet.com/soucarah/autour-du-concours-7xzty3pzam0rspk9>

Tout ce travail est nécessaire aux enfants pour élaborer des images mentales. Cette guerre leur semble lointaine: à dix ans, un siècle semble une éternité. On leur parle d'un temps où internet n'existait pas, où les hommes se déplaçaient essentiellement à pied ou à cheval... ils imaginent leur vie en noir et blanc, figée dans des photos un peu floues, très loin de leurs préoccupations, de leur quotidien et de ce qu'ils connaissent.

C'est par l'émotion et l'humain, que les enfants accèdent à leur histoire. Il faut donc leur en raconter beaucoup, des histoires, leur lire les lettres de ces jeunes hommes envoyés loin de chez eux, leur montrer des documents d'époque mais aussi des reconstitutions qui leur permettent de se projeter dans leur époque.

La question est souvent: que leur dire, que leur raconter, que leur montrer? Le programme d'histoire, surtout en CM2, aborde des épisodes d'une violence terrible, qu'il est difficile de présenter aux enfants. Mon souci est toujours de rester juste, de ne pas édulcorer, de leur dire la vérité. Dire la vérité, ce n'est pas forcément tout dire et ne rien filtrer. Montrer des cadavres, raconter l'horreur dans ses mots les plus crus, n'est pas forcément nécessaire. La guerre est bien assez dure: la pudeur des Poilus dans leurs courriers n'empêche pas d'en saisir les non-dits.

La sensibilité des enfants reste mon curseur, la mienne aussi: ils sont capables d'entendre et de voir la plupart des choses, s'ils sont accompagnés pour ça, si leur ressenti est verbalisé, entendu et encadré.

Les allers et retours entre la réalité et la fiction sont sans cesse explicités: suffisamment pour distinguer la vérité historique de la distance nécessaire pour l'appréhender à hauteur d'enfant. Quand on regarde le film *Le Pantalon*, les enfants savent qu'il s'agit d'une histoire vraie, que la guerre est minutieusement reconstituée. Mais les soldats qui

meurent sont des acteurs. L'homme qu'ils voient tomber sous les balles des Poilus pour un pantalon refusé n'est pas Lucien Bersot, même si, juste après la scène d'exécution, son nom apparaît à l'image sur le monument aux morts de sa commune.

A la fin du film, après le silence, les réactions des enfants doivent être recueillies et entendues: leurs émotions spontanées, leur tristesse, leur colère, leur sentiment d'injustice, font place à l'analyse plus réfléchie des scènes qui ont retenu leur attention. L'histoire de Lucien Bersot les a particulièrement interpellés: Gaston aurait pu connaître le même sort, si sa roulade dans les orties avait été découverte. Alice l'aurait pleuré, sa famille aurait été endeuillée. Nous sommes heureux qu'il ait été épargné, et qu'il ait pu devenir le vieux monsieur dont la photo nous a été envoyée par sa famille:



En fin de parcours, au bord d'achever notre travail, nous avons découvert le visage de Gaston. Celui du jeune homme nous restera inconnu, mais nous pouvons regarder avec affection ce portrait rassurant de celui qu'il a pu devenir, quand tant d'autres sont restés figés dans leur jeunesse perdue.

Sortie au cimetière militaire de Suresnes et Mémorial de l'escadrille La Fayette

Quelques jours après la remise de notre travail, nous irons visiter deux lieux qui permettront aux enfants de rentrer de plain pied dans l'histoire:

le cimetière militaire américain de Suresnes, dédié aux soldats américains morts pendant la première guerre mondiale,

<https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/cimetiere-americain-de-suresnes>

le mémorial de l'escadrille La Fayette, édifié à la mémoire d'aviateurs américains engagés pour la France, avant que les Etats-Unis n'entrent en guerre

<https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/cimetiere-americain-de-suresnes>

Ce ne sera pas la première fois que j'y emmènerai ma classe. Le cimetière, ses alignements de croix blanches, ce bel endroit qui surplombe tout Paris, l'accueil chaleureux du personnel américain qui nous raconte les lieux et l'histoire de ces jeunes soldats enterrés si loin de chez eux, sont toujours une vive source d'émotion. Ces jeunes soldats, ce sont les mêmes que nos jeunes Poilus, et les mêmes que les jeunes Allemands tombés de l'autre côté. Tous ont été victimes de la même folie, la mort est la même pour tous.

Le mémorial est un endroit unique: perdu au milieu du domaine Saint Cloud, il apparaît de manière inattendue dans sa clairière. Il est souvent peu fréquenté, c'est un lieu paisible et impressionnant par sa taille, sa beauté, et son histoire. Dans la crypte, les aviateurs reposent les uns près des autres.

Ces lieux sont des lieux de mémoire, mais il n'ont rien de triste: ils célèbrent notre liberté et la mémoire que nous devons à tous ces hommes, et à ces femmes aussi, moins nombreuses mais bien présentes. Les enfants les découvrent avec curiosité, enthousiasme et émotion.

Remerciements

Ce travail est un travail d'équipe. Nous remercions tous ceux qui, de près ou de loin, nous ont aidés dans nos recherches et dans la réalisation de notre travail:

Laure et sa famille, pour avoir partagé avec nous une part de leur histoire, en particulier Hervé Vitis pour être venu parmi nous et nous avoir offert un précieux moment d'émotion et de partage autour de ses souvenirs avec son grand-père Gaston,

Bruno Daniel pour son site très riche sur La Neuville-Chant d'Oisel, ses photos prises sur place pour identifier la maison de Gaston et son aide pour retrouver les actes de recensement de la commune.

http://laneuvillechantdoisel.over-blog.com/pages/Ou_estu_-1438692.html

Les archivistes qui oeuvrent pour mettre à disposition de tous de précieux documents, qui sont lus jusque dans les classes par les écoliers

La mairie d'Épinay-sur-Orge qui apporte comme toujours son soutien technique pour l'impression des travaux et qui finance nos sorties.

Mr Hucault et le comité d'entente des associations d'Anciens combattants, qui encouragent et soutiennent notre travail, et que que nous sommes toujours ravis de rencontrer.